

de ne plus jamais porter d'enfant au baptême, après l'honneur d'en avoir tenu un avec Mme la marquise de Vaudreuil.

Ajoutons que ce n'était là que propos flatteur de galant homme, qui ne lie par aucun engagement formel, car M. de Montcalm se laissa gagner, par la suite, et céda aux prières de Mademoiselle de la Naudière qui, exigea, en une autre circonstance qu'il fut le parrain d'un enfant, dont elle avait accepté d'être la marraine.

Il est évident que le marquis consultait sa femme, qu'il respectait son jugement et qu'il éprouvait pour elle autant de tendresse que de considération. Nous pouvons encore constater, par les lettres qui sont restées de lui, qu'il s'intéressa à l'avenir du fils de sa femme, par son premier mariage avec M. le Verrier, sans doute par affection pour la mère dont il parle constamment, surtout dans ses lettres au chevalier de Lévis.

La marquise de Vaudreuil avait compris, avec sa fine intuition féminine et sa perspicacité native, que le chevalier de Lévis était véritablement un homme de génie, et, que lui seul, dans la situation désespérée où se trouvait la Nouvelle-France, pouvait être de quelque secours à sa malheureuse patrie.

Jamais elle ne resta étrangère aux brillants succès de cet officier tant en Europe qu'en Amérique.

Et quand les insuccès, les luttes, les fatigues vinrent s'abattre sur le héros de Sainte-Foye, elle lui prodigua les encouragements les meilleurs. Et vous le savez toutes, par expérience, mesdames, les femmes sont de sûres guérisseuses d'âmes. Mme de Vaudreuil sût donc trouver pour les blessures morales du chevalier, de ces paroles qui sont à la fois des baumes et des relèvements.

Elle ne perdait pas de vue le souci de sa conservation, et, l'engageait à se ménager personnellement au feu, pourvu que cela ne nuisit pas à l'efficacité de son commandement.

Avec quelle inquiétude poignante, notre grande Canadienne suivit les péripéties de la guerre ! et jamais

elle ne cessa de témoigner à celui qui payant de sa personne avec un constant héroïsme, l'intérêt, tout particulier qu'elle prenait à sa bonne ou à sa mauvaise fortune.

Après la victoire de Carillon, le marquis de Vaudreuil écrivait au Chevalier de Lévis.

"La joie de Mme de Vaudreuil est inexprimable. Elle est très sensible à votre souvenir."

Ainsi, même dans l'enivrement du triomphe, Lévis tenait à mériter et à obtenir les louanges de Louise Thérèse de Vaudreuil. Nous savons encore que le beau chevalier conservait les lettres qu'elle lui écrivait, preuve suffisante de l'estime affectueuse et de la haute considération dans laquelle il tenait tout ce qui venait d'elle.

Vous me permettez, mesdames, de vous lire une de ces précieuses missives ; elle vous donnera une idée du style et du ton distingué qui caractérisait cet échange de correspondance.

Lettre de la marquise de Vaudreuil au chevalier de Lévis :

A Montréal, le 21 septembre 1758

Il semble, monsieur, que tout s'oppose au plaisir que nous faisons de vous voir. J'avoue que votre séjour est long ; il m'ennuie très fort, et, je m'aperçois qu'il en coûte, quand on s'est accoutumé à une douce société, telle que la vôtre, d'en être privée.

J'adresse, monsieur, au Seigneur, les vœux les plus ardents, pour votre conservation. Ménagez donc une santé qui nous intéresse si fort, et, souvenez-vous quelquefois de ceux qui vous ont voué pour la vie l'attachement le plus sincère

Monsieur,

Votre très humble et très obéissante servante,

Thérèse de Vaudreuil.

Les historiens du temps nous laissent voir encore, que notre héroïne suivit, avec un intérêt très vif, les péripéties de Monsieur de Lévis dans sa campagne, au printemps de 1760. Jamais Vaudreuil n'écrivit au chevalier sans lui faire part des souhaits et des recommandations de la marquise, sa femme,

Après la victoire de Sainte-Foye le 30 avril, 1760, le gouverneur écrit au glorieux vainqueur.

"Madame de Vaudreuil en a ressentie une joie si vive qu'elle n'a pas la force de vous le témoigner. Elle est actuellement chez monsieur l'évêque pour unir ses prières à celles de ce prélat. Vous y avez certainement la meilleure part. Elle me charge de vous faire agréer mille tendres choses en son nom."

Mme de Vaudreuil, ainsi que nous venons de le constater n'était pas seulement une femme de mérite et d'une dignité rares, c'était une chrétienne convaincue. Détail qui intéressera les catholiques de notre association, elle fut l'une des promotrices de la dévotion au Sacré-Cœur au Canada et la fondatrice, à Montréal, de la société des dames de Sainte-Anne.

Mme de Vaudreuil avait autant de patriotisme que de piété. Si les femmes ne peuvent combattre les armes à la main, elles ont le devoir de fortifier l'âme et de remonter l'énergie de ceux qui peuvent lutter encore.

La vaillante petite-fille de Joliet, n'y manqua pas. Aux mauvais jours de 1760, elle passe ses heures de loisir, soit au monastère des Ursulines, soit chez monsieur l'évêque à prier pour le succès des armes françaises, soit à relever le courage abattu et à entretenir autour d'elle l'espoir d'un meilleur et plus bel avenir pour son pays.

Sans doute, elle ne connut jamais la jalousie basse et les trahisons obscures du marquis de Vaudreuil, son mari, son cœur de femme et de loyale canadienne en eut été trop profondément affligé. Soyons reconnaissantes au destin qui lui a épargné cette douloureuse constatation.

Après la capitulation de Montréal, Mme de Vaudreuil suivit son mari en France où elle y mourut. La date de sa mort est malheureusement demeurée incertaine.

Voilà, mesdames, en peu de phrases, l'historique d'une de nos grandes dames canadiennes, et l'évocation d'une figure qui marque toute